

Une fois, au début de l'été, Brille-Babil ordonna aux moutons de le suivre. Il les mena à l'autre extrémité de la ferme, jusqu'à un lopin de terre en friche envahi par de jeunes bouleaux. Là, ils passèrent tout le jour à brouter les feuilles, sous la surveillance de Brille-Babil. Au soir venu, celui-ci regagna la maison d'habitation, disant aux moutons de rester sur place pour profiter du temps chaud. Il arriva qu'ils demeurèrent sur place la semaine entière, et tout ce temps les autres animaux, point ne les virent. Brille-Babil passait la plus grande partie du jour dans leur compagnie. Il leur apprenait, disait-il, un chant nouveau, dont le secret devait être gardé.

Les moutons étaient tout juste de retour que, dans la douceur du soir – alors que les animaux regagnaient les dépendances, le travail fini –, retentit dans la cour un hennissement d'épouvante.

Les animaux tout surpris firent halte. C'était la voix de Douce. Elle hennit une seconde fois, et tous les animaux se ruèrent dans la cour au grand galop. Alors ils virent ce que Douce avait vu.

Un cochon qui marchait sur ses pattes de derrière.

Et, oui, c'était Brille-Babil. Un peu gauchement, et peu accoutumé à supporter sa forte corpulence dans cette position, mais tout de même en parfait équilibre, Brille-Babil, déambulant à pas comptés, traversait la cour. Un peu plus tard, une longue file de cochons sortit de la maison, et tous avançaient sur leurs pattes de derrière. Certains s'en tiraient mieux que d'autres, et un ou deux, un peu chancelants, se seraient bien trouvés d'une canne, mais tous réussirent à faire le tour de la cour sans encombre. À la fin ce furent les aboiements formidables des chiens et l'ardent cocorico du petit coq noir, et l'on vit s'avancer Napoléon lui-même, tout redressé et majestueux, jetant de droite et de gauche des regards hautains, les chiens gambadant autour de sa personne.

Il tenait un fouet dans sa patte.

Ce fut un silence de mort. Abasourdis et terrifiés, les animaux se serraient les uns contre les autres, suivant des yeux le long cortège des cochons avec lenteur défilant autour de la cour. C'était comme le monde à l'envers. Puis, le premier choc une fois émoussé, au mépris de tout – de leur frayeur des chiens, et des habitudes acquises au long des ans de ne jamais se plaindre ni critiquer, quoi qu'il advienne – ils auraient protesté sans doute, auraient élevé la parole. Mais alors, comme répondant à un signal, tous les moutons en chœur se prirent à bêler de toute leur force :

Quatre pattes, bon ! Deux pattes, mieux ! Quatre pattes, bon ! Deux pattes, mieux !

Ils bëlèrent ainsi cinq bonnes minutes durant.

Et quand ils se turent, aux autres échappa l'occasion de protester, car le cortège des cochons avait regagné la résidence.

Benjamin sentit des naseaux contre son épaule, comme d'un animal en peine qui aurait voulu lui parler. C'était Douce. Ses vieux yeux avaient l'air plus perdus que jamais. Sans un mot, elle tira Benjamin par la crinière, doucement, et l'entraîna jusqu'au fond de la grange où les Sept Commandements étaient inscrits. Une minute ou deux, ils fixèrent le mur goudronné aux lettres blanches. Douce finit par dire :

« Ma vue baisse. Même au temps de ma jeunesse je n'aurais pas pu lire comme c'est écrit. Mais on dirait que le mur n'est plus tout à fait le même. Benjamin, les Sept Commandements sont-ils toujours comme autrefois ? »

Benjamin, pour une fois consentant à rompre avec ses principes, lui lut ce qui était écrit sur le mur. Il n'y avait plus maintenant qu'un seul Commandement. Il énonçait :

TOUS LES ANIMAUX SONT ÉGAUX
MAIS CERTAINS SONT PLUS ÉGAUX QUE D'AUTRES